

# QUELQUES REFLEXIONS ORDONNÉES SUR LE MERVEILLEUX

« L'Éducateur » a publié dans l'un de ses derniers numéros, un article intitulé : « Vers une modernisation du merveilleux ». Ce texte, qui s'ouvre sur une série d'interrogations, aurait le mérite de poser un intéressant problème, s'il ne s'achevait sur une sorte d'appel aux armes fort irritant.

Ainsi le conte se meurt, le conte est mort, et nous serions de niais réactionnaires si nous continuions à raconter des histoires à nos enfants. L'affaire vaut d'être pesée moins rapidement que ne le fait l'article de M. Lamireau. J'ai donc reconsidéré la question.

Le premier grand grief qu'on fera à cet article est qu'il n'a pas défini le merveilleux ni délimité son domaine. Le second, c'est qu'il semble avoir ignoré que le conte relève de la littérature et que la fonction de la littérature narrative est d'offrir au lecteur la possibilité de vivre des vies imaginaires — revanches sur la vie réelle, évasions ou engagements.

Que le métro ou le trolley-bus passionnent beaucoup d'enfants, personne ne dira le contraire. Ils y trouvent aliment à leur appétit de connaître. Mais on ne voit pas comment l'étude du métro ou du trolley-bus arrachera l'enfant à son existence pour le jeter dans une autre plus belle, — en tout cas plus exaltante. L'histoire d'un métro, par contre, d'un barrage, d'un tunnel, de leur construction, de leur exploitation, si elle est habilement « romancée », pourra peut-être le faire. (Certains écrivains, notamment en U.R.S.S., s'y sont essayés). Et si cette histoire manifeste la toute puissance des constructeurs, elle atteindra au merveilleux.

Il m'apparaît, en effet, que l'essence du merveilleux est l'omnipotence. Pas de merveilleux sans pleins-pouvoirs. Pouvoir me transporter instantanément aussi loin que je le désire, métamorphoser toute chose et moi-même, puis revenir aux formes premières, obtenir sur-le-champ ce dont j'exprime le vœu, triompher de toutes les embûches, narguer tous les périls, pouvoir m'affirmer invulnérable.

C'est le propre du conte que de combler au premier chef cette soif de dominer, les autres aspirations de l'âme (curiosité, générosité, goût du dépaysement, du déroulement, des péripéties de l'insolite et du mystérieux) n'étant satisfaites que subsidiairement. Dieux et demi-dieux de la légende antique, saints de la légende dorée, preux des romans de chevalerie; fées, enchanteurs, sorciers géants, alchimistes des contes; « rois » de la pampa

ou de la police privée, vous détiennent un pouvoir quasi-illimité dont ils usent pour eux-mêmes ou qu'ils délèguent à leurs protégés, à leurs aimés ou à ceux qui les ont obligés.

Par eux, ou grâce à eux, je suis suffisamment fort pour organiser le monde à ma guise et m'en faire un royaume.

La psychologie, au reste, ne dément pas ce phénomène. Freinet, pour ne pas aller loin, après une période d'exploration et de découverte tâtonnée, distingue les périodes d'aménagement et de travail, au cours desquelles l'enfant tente d'affirmer sa jeune puissance, de modifier le milieu qui lui est offert, de se l'approprier, dans la mesure de ses moyens. Rien de plus naturel que cette activité forcément restreinte sur le plan concret, se double sur le plan mental d'une autre pleinement efficiente et presque sans limites.

Car il y faut des limites. Dans le conte justement, les pleins-pouvoirs ne sont jamais omnipotents. L'omnipotence donnée une fois pour toutes, tout deviendrait possible sitôt énoncé — et il n'y aurait plus d'histoire. Sans obstacles, plus d'événements, plus d'émotions, plus de déroulement, en un mot plus d'existence. Or, il faut voir derrière le goût que la plupart d'entre nous ressentons pour les récits, le secret besoin de nous savoir confirmés dans notre propre durée. Aussi Achille reste-t-il vulnérable au talon, les bonnes fées ont à compter avec les fées Carabosses, les sortilèges n'ont qu'un temps, Ali-Baba oublie le sésame et Cendrillon ne rentre pas avant minuit. A ce propos, on admirera le choix intuitif des conteurs et de leurs auditeurs : il est rare que le héros du conte soit le détenteur originel du pouvoir (fée, dieux ou enchanteur). Presque toujours c'est un personnage plus humble et plus humain, à qui les Puissants ont délégué une part de leur pouvoir et auquel l'enfant se substitue.

Le merveilleux satisfait ainsi un goût de puissance. Mais l'enfant croît en expérience et alors, s'étant aperçu que les enivrantes aventures sont irrémédiablement réservées aux personnages de légende, il double sa soif de merveilleux d'une exigence qui lui est contraire : celle de la vérité. Mais notons bien que ce qu'il exige par là c'est une garantie. Que cette belle histoire ait été vraie, une fois, et pourquoi ne le serait-elle pas un jour, pour lui ?

Le conte se fera donc vraisemblable. Le pouvoir se rationalisera et nous connaissons bien son nouveau visage : c'est le Hasard; la bonne étoile, la Chance. Son ressort, ce sont les coups de théâtre, les coïncidences inespérées. Le merveilleux, dans les trois-quarts des romans d'aventures qu'on lit entre 13 et 16 ans, se résout en un nœud de circonstances, miraculeusement

tressé. Alors... Juste à ce moment... Ils se disposaient à... quand... A l'instant même... Il n'avait pas plutôt dit que... Voilà quelques articulations dont il est fait grand usage. Le hasard, souvent aussi, s'aide des qualités exceptionnelles du héros, ce dont profitent tant la puissance que la vraisemblance : ainsi dans « Robinson Crusô », les aventures de Buffalo-Bill ou celles des « Pieds Nickelés », par exemple.

Puis vient l'adolescence. L'amour inquiète plus que les risques gratuits, mais c'est toujours un champ de conquêtes. A qui demander la puissance ? Au hasard, bien sûr, quoique la vie nous ait appris qu'il est assez peu prodigue; comme elle nous a suffisamment éclairés sur notre valeur propre : nous ne serons ni Buffalo, ni Sherlock Holmès, ni le colonel Lawrence. La puissance continue de se dégrader : le récit l'obtiendra désormais encore un peu du hasard, davantage de la position sociale et beaucoup de l'argent. Dans le film et le conte d'amour, c'est l'argent qui est la fée moderne, aplissant les barrières, suscitant les moyens, comblant toutes les espérances.

Les trois étapes que je viens de dessiner n'emprisonnent évidemment pas la réalité. La vie ne connaît pas de formules, et on trouvera plus d'un conte unissant des caractères que j'ai ici séparés. Mais il fallait y voir clair.

(A suivre.)

B. AMENGUAL.

## AU DEUXIÈME DEGRÉ

L.A.N.E.C.N.E.S. (Association Nationale des Educateurs de Classes Nouvelles de l'Enseignement du Second Degré) vient de se constituer tout spécialement pour le travail des 6<sup>e</sup> nouvelles. Son siège est à l'Ecole Pratique de Psychologie et de Pédagogie de Lyon (160, rue Pierre Corneille). Notre ami Poll Simon, de Marseille, en a été un des bons ouvriers.

L.A.N.E.C.N.E.S. pourrait jouer pour les 6<sup>e</sup> nouvelles le rôle de la C.E.L. au premier degré. Nous lui souhaitons bon succès et l'assurons de notre désir de collaborer avec les éducateurs qu'elle groupe pour le plus grand succès de nos techniques.

## FRANCS - JEUX

LE PLUS BEAU JOURNAL POUR ENFANTS

paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de tous les mois

Pour les abonnements, s'adresser aux Publications Infantines, 5, place Paul-Painlevé, Paris-5<sup>e</sup>. Compte chèque postal Paris 1246-13. Pour 26 numéros : 190 fr. Pour 13 numéros : 100 fr. Envois groupés : 8 fr. l'exemplaire. Par unité : 10 fr. Par groupe de 5 : 8 francs.